

Une histoire du Mexique moderne.

Du milieu du XIX^e siècle à la Révolution de 1910, deux générations d'historiens mexicains ont travaillé avec passion à la recherche et à la mise en œuvre des matériaux indispensables à l'histoire du Mexique colonial : Orozco y Berra, Garcia Icazbalceta, Riva Palacio ont été à des titres divers les artisans de cette grande entreprise.

Rien d'analogue n'avait été tenté pour l'histoire de la vie nationale mexicaine au XIX^e siècle, qui n'a longtemps relevé que du domaine de l'essai et de la polémique. C'est pour remédier à cet état de choses que Daniel COSIO VILLEGAS a entrepris en 1950 une grande enquête sur la période de l'histoire nationale qui va de la victoire de la République sur l'Empire, en 1867, à la chute de Porfirio Diaz en 1911 : soit, à quelques années près, le demi-siècle qui précède la Révolution, accoucheuse du Mexique contemporain. ¹

« Il semble bien, écrit Gustave Beyhaut ², que l'abondante production historique ibéro-américaine ne réponde pas aux exigences actuelles, élude les problèmes qu'il importerait véritablement d'élucider, reste très anecdotique, confonde la simple collection de documents avec l'utilisation indispensable des sources pour des recherches dont les buts et les moyens aient été l'objet d'une analyse préalable sérieuse. » Cosio Villegas a entendu échapper à ces défauts en mettant en chantier une œuvre collective, groupant une dizaine de personnes dans le cadre du Séminaire d'Histoire Moderne pendant près de six ans et aboutissant à la rédaction de quelque 125 000 fiches numérotées et classées, mises à la disposition du chercheur à la bibliothèque du *Colegio de México*. De ces années de travail en commun, Cosio tire comme conclusion que la réflexion collective joue un rôle essentiellement critique, visant à améliorer le résultat des efforts individuels. Fruit de ce labeur, les sources premières l'emportent, et de beaucoup, sur les secondaires : en effet les auteurs se sont donné pour but, non seulement de présenter un cadre cohérent de l'histoire du Mexique moderne, mais aussi de faire connaître les matériaux indispensables à son élaboration ; c'est pourquoi ils ont travaillé sur des sources inexploitées, ont dépouillé la presse de l'époque et des documents officiels difficiles à atteindre et enfin élaboré une information statistique ².

La tâche a été particulièrement méritoire, vu les difficultés matérielles rencontrées par les chercheurs : au Mexique, il n'existe pas une seule série statistique qui s'étende à un siècle, le premier recensement de la population date de 1895, et de ce fait la possibilité de satisfaire l'intérêt de l'histoire économique et sociale pour les informations quantitatives reste limitée ; aucune bibliothèque mexicaine ne possède une collection complète des mémoires fédéraux et les mémoires publiés par les États sont encore moins bien conservés, ce qui n'a guère favorisé le dessein de faire une histoire

1. D. COSIO VILLEGAS, *Extremos de América*, México, éd. Tezontle, 1949, 331 p. ; *Porfirio Diaz en la revuelta de la Noria*, Hermes, 1953, 312 p. ; *La historiografía política del México moderno*, El Colegio Nacional, 1953, 91 p. ; *Estados Unidos contra Porfirio Diaz*, México, 1956.

2. G. BEYHAUT, *Raíces Contemporaneas de América Latina*, 1964, p. 9.

véritablement nationale, ne privilégiant pas outre mesure la capitale¹. Effort sur le mérite et la qualité duquel on ne saurait trop insister, qui a abouti à la publication de *Estadísticas sociales del Porfiriato* (1956, 250 p., Secretariat de Economía) de Moises GONZALEZ NAVARRO et Maria de Lourdes CAIRE. Ce livre renferme 61 tableaux non élaborés, 75 tableaux de pourcentages concernant la population, 3 la criminalité, 5 la propriété de la terre et 12 l'éducation et la vie culturelle. Ce travail est beaucoup plus riche que ne le laisserait supposer cette sèche énumération : pour la population Gonzalez Navarro ne s'est pas contenté des chiffres bruts mais en a retrouvé quantitativement la structure en distinguant le statut social des Mexicains (sexe, âge, langue, alphabétisme, religion), leur milieu (édifices, localités, municipales), le mouvement naturel de la population (coefficients de natalité, mortalité par maladies et nuptialité). La criminalité est étudiée par âge, situation sociale et délits ; les renseignements sur la propriété foncière sont regroupés en deux parties : 1° Le nombre de propriétaires, rancheros et *hacendados*, le nombre des travailleurs agricoles par catégories ; 2° L'aliénation des terres fédérales. Ces statistiques sont complètes et systématiques après 1895.

Les *Estadísticas del comercio exterior durante el Porfiriato* de Fernando ROSENSWEIG et Luis COSSIO SILVA (1960, 558 p.) ont été élaborées pour le tome consacré à la vie économique du *Porfiriato*. Les marchandises ont été classées : a) selon un critère économique, en groupes pour déceler leurs fluctuations devant l'offre et la demande, en biens d'équipement et de consommation répartis à leur tour selon leur persistance dans le temps, leur secteur d'origine et leur degré d'élaboration, afin de mettre en rapport les phénomènes commerciaux et le développement économique. b) selon le critère fiscal, douanier et géographique pour compléter l'analyse.

COSIO VILLEGAS, dans son désir de comprendre le Mexique contemporain a voulu connaître le Porfiriato, cette époque dominée par un régime politique qui par sa durée engendra une société, une économie et un style de vie bien particuliers ; combattu idéologiquement par la Révolution, qui a partiellement détruit son œuvre, le Porfiriato renaît depuis peu pour servir de sujet de discussions et aussi comme point de référence pour juger les hommes, les idées, les institutions².

La compréhension de ce régime est la clé de toute l'histoire moderne du Mexique et en grande partie de l'histoire contemporaine. Mais, pour cela, Cosio Villegas a voulu étudier la période immédiatement antérieure, celle de la « République Restaurée », considérée par lui comme « l'antichambre du Porfiriato »³. Ces dix années n'avaient guère été travaillées jusqu'alors

1. Le deuxième volume des statistiques économiques du *Porfiriato* : *Fuerza de Trabajo y Actividad Económica por sectores*, 1964, 323 p., fournit une documentation statistique considérable concernant la population ; la production agricole, industrielle et minière, les prix et les salaires, la monnaie et le crédit ; les finances publiques.

2. Voir à ce sujet les romans de Carlos FUENTES, et en particulier *La region mas transparente del aire*, 1958.

3. *La Republica restaurada*. I. *La Vida política de 1867 a 1876*, par D. COSIO VILLEGAS, 1955, 812 p. ; II. *La Vida Económica*, par FRANCISCO R. CALDERON, 1955, 812 p. ; III. *La Vida Social*, par Luis GONZALEZ, Emma COSIO VILLEGAS et Guadalupe MONROY,

car prédominait la version porfiriste qui, exaltant l'œuvre de Porfirio Diaz, voulait qu'avant lui rien n'ait existé, ou pire : le chaos dont justement Don Porfirio devait sortir le pays. Dans son désir de mettre une fin définitive à ce mythe tenace, Cosío avec l'aide de son équipe, met l'accent sur la continuité des deux périodes : durant les dix années de la République restaurée, le pays et les hommes changent de telle façon que s'explique l'avènement et le destin du régime porfiriste. La République restaurée est une époque de transition, durant laquelle disparaît le vieux groupe réformiste, tandis que monte la nouvelle équipe destinée à prendre le pouvoir. La République n'est, politiquement, qu'une dispute interminable sur la forme du moule constitutionnel destiné à contenir la nation, dispute dont le Porfiriat hérite et qu'il clôt par un distingo subtil entre le respect formel de la légalité et la réalité tyrannique du gouvernement. Ces deux époques eurent en commun de croire que le temps était venu où le sort donnait enfin au Mexique l'occasion de se transformer en un pays prospère et uni ; de croire aussi que le triomphe du libéralisme entraînerait la nécessité d'un Mexique riche, d'où un certain nombre de rêves tels que la surestimation des richesses naturelles, la foi en une bourgeoisie (à venir), l'espoir dans l'immigration étrangère qui réussissait si bien au puissant voisin du Nord² et un certain nombre de conséquences telles que le gaspillage des terres, l'appel inconsidéré aux capitaux étrangers et la condamnation idéologique et matérielle de l'Indien réfractaire au positivisme.

Étudiant successivement ces deux périodes étrangement apparentées, Cosío Villegas a choisi pour la clarté de l'exposé un plan tripartite, distinguant pour la République d'abord, pour le Porfiriat ensuite, la vie politique, la vie économique, la vie sociale. Point n'est besoin de rappeler ici les avantages incontestables du plan analytique, mais il ne va pas sans présenter quelques inconvénients sinon au niveau de la recherche et de la réflexion, du moins au niveau de l'exposé dont l'unité peut se trouver malencontreusement brisée. A vouloir présenter une même réalité sous trois éclairages différents, on court le risque d'égarer le lecteur qui n'arrive pas toujours à faire lui-même une synthèse éclairante. C'est ainsi que dans les volumes consacrés à la République restaurée, l'Église n'est jamais étudiée en tant que réalité globale mais présentée de façon dispersée, à propos des Indiens (1,3, p. 170 sq), des paysans (1,3, p. 363 « les curés ruraux »), de la misère (1,3, p. 374 « la charité traditionnelle ») ou encore dans la partie consacrée à la vie quotidienne (1,3, p. 503-24 « la Semaine Sainte et les fêtes religieuses »). Si dans le premier volume consacré au Porfiriat (*La Vida Social*) une place plus grande est faite aux aspects religieux de la vie du Mexique, elle se trouve sous le titre significatif de : « *Morale Sociale* » (III^e partie) ; rien qui annonce une sociologie religieuse régressive ou une histoire religieuse sérieuse. D'autre part, on pourrait discuter de la répartition de la matière historique : où faut-il placer le Mexique indien ? Cosío Villegas a opté pour « la vie sociale » mais, la guerre des Castes (étudiée dans le tome III bien

1956, 1011 p. ; IV. *La Vida Social*, par Moises GONZALEZ NAVARRO, 1957, 980 p. ; VI. *La Vida Política Exterior*, par Daniel COSÍO VILLEGAS : 1^{re} partie 1960, 814 p. ; 2^e partie 1963, 967 p. ; VII. *La Vida Económica*, 2 vol., 1964, 1297 p.

qu'elle dépasse les limites chronologiques de la République restaurée), la chasse aux Apaches, la déportation des Yaquis (étudiées dans le tome IV du Porfiriat, au cours du chapitre « Propriété et Travail ») auraient pu tout aussi bien prendre place dans les volumes consacrés à la vie politique et même à la vie économique. Ceci étant, nous sommes en présence d'une œuvre imposante qui s'est attachée à baliser le terrain, poser des problèmes, proposer des directions de recherches et qui nous donne, avec ses nombreuses annexes, un instrument de travail d'autant plus précieux qu'il est unique : un front pionnier est ouvert, Cosío Villegas en a le mérite.

La République restaurée, imposant certaines tendances du libéralisme européen, l'histoire idéologique, de Juarez à Justo Sierra, sert à la compréhension de l'histoire sociale ¹. Voulant fonder le Mexique sur une conception générale de l'homme et non sur la situation réelle des habitants de ce pays, la Réforme sacrifiait la réalité aux mots et abandonnait les hommes à la loi du plus fort ; contre les prévisions des plus lucides, la révolution libérale n'engendra pas cette bourgeoisie forte en qui tous, et même Justo Sierra, voyaient l'unique espoir du pays. Au contraire la vente des biens de l'Église, la destruction de la propriété communautaire indienne accentuaient la concentration foncière au profit d'un petit groupe de spéculateurs qui allaient constituer l'aristocratie du nouveau régime : la république, ayant rompu les liens avec le passé sous sa forme cléricale et idéologique, ayant vaincu les conservateurs et les Impériaux, sans aucun ennemi à combattre, se trouve rapidement dépourvue de toute base sociale. Le « sous-sol indien » ² restait hors de l'histoire, l'étroite classe moyenne était incapable de se transformer en bourgeoisie, le pouvoir était à qui saurait le prendre : Porfirio Diaz, le plus brillant de ces généraux que la victoire laissait inactifs pour la première fois depuis 75 ans, le prit. Le soldat du « deux avril » devint le « Héros de la paix », il supprima l'anarchie mais sacrifia la liberté, restaura les privilèges, et organisa le pays en prolongeant un système anachronique que rien ne réfrénait — une fois mortes les vieilles Lois des Indes. Il stimula le commerce ³, construisit des chemins de fer, créa les premières industries modernes, mais ouvrit les portes au capitalisme anglo-américain. C'est alors que le Mexique commença sa vie de pays semi-colonial. Contrairement à ce que l'on pense communément, le Porfiriat est un retour en arrière ; en apparence Diaz s'inspirait pour gouverner des idées de la bourgeoisie européenne, il était le plus cultivé des dictateurs latino-américains et son régime peut faire penser ⁴ à la « belle époque » française. Les intellectuels découvrent Comte, Renan, Spencer et Darwin, les poètes imitent les Parnassiens et les Symbolistes français, l'aristocratie mexicaine est urbaine et policée. Mais ces hommes ne sont pas des hommes d'affaires, ce sont des propriétaires terriens enrichis par la sécularisation des biens de l'Église ou par le « service » de l'Etat, qui se masquent sous les oripeaux du progrès, de la science et de la légalité républicaine. La classe

1. T. III : *La Republica restaurada : Vida Social*, 7^e partie.

2. T. III, 2^e partie, par Luis GONZALEZ.

3. *Comercio exterior*.

4. T. IV, Moises GONZALEZ NAVARRO, *La Vida Social*.

latifundiste ne constituait pas l'équivalent de la bourgeoisie européenne et pourtant elle se réclamait de la même idéologie positiviste¹, grave imposture qui ne laissait au pays d'autre issue que la révolte. L'image que nous offre le Mexique à la fin du XIX^e siècle est celle de la discorde, une discorde dépassant la querelle politique ou même la guerre civile, puisqu'elle était due à « la superposition de formes juridiques et culturelles qui non seulement n'exprimaient pas la réalité, mais encore l'asphyxiaient et l'immobilisaient. »² — JEAN MEYER.

Développement du Mexique³.

La moitié du monde est aujourd'hui à la recherche d'une stratégie capable d'accélérer le développement économique et les pays riches ne sont pas les derniers à s'intéresser à ce problème qui les concerne directement ; de ce point de vue, le livre de R. VERNON sur le Mexique fourmille d'idées, de suggestions et de directions de recherches. Son livre est peut-être ce que l'on a publié de mieux, au cours des vingt dernières années, concernant le Mexique⁴. Mais Vernon ne s'attaque pas seulement à l'économie mexicaine, son livre tient plus que ses promesses et son contenu dépasse de beaucoup ce qu'annonce le titre ; il présente le « cas » mexicain en le replaçant dans son contexte historique et politique et en suivant comme fil conducteur l'originalité des rapports entre les secteurs public et privé et leur rôle respectif dans le récent développement économique, dont on peut se demander s'il est né de cette combinaison particulière qui vit sous nos yeux ou au contraire des structures des décades passées ; dans ce cas, l'essor économique s'est-il fait grâce à cette structure ou bien plutôt malgré elle ? Pour étudier la situation actuelle, Vernon montre que dans les pays comme le Mexique les divisions sectorielles sont essentielles, dégage les secteurs de l'économie et décrit leurs rapports de force, leurs oppositions et leur combinaison ; voilà pour la partie analytique du livre qui est de toute première importance, Vernon ne se contente pas d'analyser, mais comme l'heure n'est pas encore venue de la synthèse, pour la bonne raison que le Mexique doit la faire économiquement et politiquement avant que les intellectuels ne la couchent sur le papier, il pose le « dilemme » mexicain qui justifie le titre.

Quelle est la situation du Mexique ? L'économie est saine, selon les

1. L. ZEA, *Apogeo y decadencia del positivismo*, 1944.

2. O. PAZ, *El laberinto de la soledad*, p. 105.

3. Raymond VERNON, *The dilemma of Mexico's development : the roles of the private and public sectors*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1963, 226 p. (8 p. index).

4. Ouvrage inséparable de *Public policy and private enterprise in Mexico*, Harvard, 1964, 325 p., éditeur, au sens américain, Vernon qui présente quatre monographies passionnantes : M.S. WROCZEK, « Electric Power » ; D.H. SHELTON, « The banking system » ; C.P. BLAIR, « Nacional Financiera » ; et R. IZQUIERDO, « Protectionism in Mexico » ; ce livre qui éclaire le précédent mérite un compte rendu détaillé ; signalons à titre d'exemple de l'étroite imbrication de la politique et de l'économie, la nationalisation de l'électricité pour restaurer l'unité nationale menacée par la tourmente cubaine.

Une histoire du Mexique moderne.

Du milieu du XIX^e siècle à la Révolution de 1910, deux générations d'historiens mexicains ont travaillé avec passion à la recherche et à la mise en œuvre des matériaux indispensables à l'histoire du Mexique colonial : Orozco y Berra, Garcia Icazbalceta, Riva Palacio ont été à des titres divers les artisans de cette grande entreprise.

Rien d'analogue n'avait été tenté pour l'histoire de la vie nationale mexicaine au XIX^e siècle, qui n'a longtemps relevé que du domaine de l'essai et de la polémique. C'est pour remédier à cet état de choses que Daniel COSIO VILLEGAS a entrepris en 1950 une grande enquête sur la période de l'histoire nationale qui va de la victoire de la République sur l'Empire, en 1867, à la chute de Porfirio Diaz en 1911 : soit, à quelques années près, le demi-siècle qui précède la Révolution, accoucheuse du Mexique contemporain.¹

« Il semble bien, écrit Gustave Beyhaut², que l'abondante production historique ibéro-américaine ne réponde pas aux exigences actuelles, élude les problèmes qu'il importerait véritablement d'élucider, reste très anecdotique, confonde la simple collection de documents avec l'utilisation indispensable des sources pour des recherches dont les buts et les moyens aient été l'objet d'une analyse préalable sérieuse. » Cosio Villegas a entendu échapper à ces défauts en mettant en chantier une œuvre collective, groupant une dizaine de personnes dans le cadre du Séminaire d'Histoire Moderne pendant près de six ans et aboutissant à la rédaction de quelque 125 000 fiches numérotées et classées, mises à la disposition du chercheur à la bibliothèque du *Colegio de México*. De ces années de travail en commun, Cosio tire comme conclusion que la réflexion collective joue un rôle essentiellement critique, visant à améliorer le résultat des efforts individuels. Fruit de ce labeur, les sources premières l'emportent, et de beaucoup, sur les secondaires : en effet les auteurs se sont donné pour but, non seulement de présenter un cadre cohérent de l'histoire du Mexique moderne, mais aussi de faire connaître les matériaux indispensables à son élaboration ; c'est pourquoi ils ont travaillé sur des sources inexploitées, ont dépouillé la presse de l'époque et des documents officiels difficiles à atteindre et enfin élaboré une information statistique².

La tâche a été particulièrement méritoire, vu les difficultés matérielles rencontrées par les chercheurs : au Mexique, il n'existe pas une seule série statistique qui s'étende à un siècle, le premier recensement de la population date de 1895, et de ce fait la possibilité de satisfaire l'intérêt de l'histoire économique et sociale pour les informations quantitatives reste limitée ; aucune bibliothèque mexicaine ne possède une collection complète des mémoires fédéraux et les mémoires publiés par les États sont encore moins bien conservés, ce qui n'a guère favorisé le dessein de faire une histoire

→ 1. D. COSIO VILLEGAS, *Extremos de América*, México, éd. Tezontle, 1949, 331 p. ; *Porfirio Diaz en la revuelta de la Noria*, Hermes, 1953, 312 p. ; *La historiografía política del México moderno*, El Colegio Nacional, 1953, 91 p. ; *Estados Unidos contra Porfirio Diaz*, México, 1956.

2. G. BEYHAUT, *Raíces Contemporaneas de América Latina*, 1964, p. 9.

véritablement nationale, ne privilégiant pas outre mesure la capitale¹. Effort sur le mérite et la qualité duquel on ne saurait trop insister, qui a abouti à la publication de *Estadísticas sociales del Porfiriato* (1956, 250 p., Secretariat de Economia) de Moises GONZALEZ NAVARRO et Maria de Lourdes CAIRE. Ce livre renferme 61 tableaux non élaborés, 75 tableaux de pourcentages concernant la population, 3 la criminalité, 5 la propriété de la terre et 12 l'éducation et la vie culturelle. Ce travail est beaucoup plus riche que ne le laisserait supposer cette sèche énumération : pour la population Gonzalez Navarro ne s'est pas contenté des chiffres bruts mais en a retrouvé quantitativement la structure en distinguant le statut social des Mexicains (sexe, âge, langue, alphabétisme, religion), leur milieu (édifices, localités, municipales), le mouvement naturel de la population (coefficients de natalité, mortalité par maladies et nuptialité). La criminalité est étudiée par âge, situation sociale et délits ; les renseignements sur la propriété foncière sont regroupés en deux parties : 1° Le nombre de propriétaires, *rancheros* et *hacendados*, le nombre des travailleurs agricoles par catégories ; 2° L'aliénation des terres fédérales. Ces statistiques sont complètes et systématiques après 1895.

Les *Estadísticas del comercio exterior durante el Porfiriato* de Fernando ROSENSWEIG et Luis COSSIO SILVA (1960, 558 p.) ont été élaborées pour le tome consacré à la vie économique du *Porfiriato*. Les marchandises ont été classées : a) selon un critère économique, en groupes pour déceler leurs fluctuations devant l'offre et la demande, en biens d'équipement et de consommation répartis à leur tour selon leur persistance dans le temps, leur secteur d'origine et leur degré d'élaboration, afin de mettre en rapport les phénomènes commerciaux et le développement économique. b) selon le critère fiscal, douanier et géographique pour compléter l'analyse.

COSIO VILLEGAS, dans son désir de comprendre le Mexique contemporain a voulu connaître le Porfiriato, cette époque dominée par un régime politique qui par sa durée engendra une société, une économie et un style de vie bien particuliers ; combattu idéologiquement par la Révolution, qui a partiellement détruit son œuvre, le Porfiriato renaît depuis peu pour servir de sujet de discussions et aussi comme point de référence pour juger les hommes, les idées, les institutions².

La compréhension de ce régime est la clé de toute l'histoire moderne du Mexique et en grande partie de l'histoire contemporaine. Mais, pour cela, Cosio Villegas a voulu étudier la période immédiatement antérieure, celle de la « République Restaurée », considérée par lui comme « l'antichambre du Porfiriato »³. Ces dix années n'avaient guère été travaillées jusqu'alors

1. Le deuxième volume des statistiques économiques du *Porfiriato* : *Fuerza de Trabajo y Actividad Económica por sectores*, 1964, 323 p., fournit une documentation statistique considérable concernant la population ; la production agricole, industrielle et minière, les prix et les salaires, la monnaie et le crédit ; les finances publiques.

2. Voir à ce sujet les romans de Carlos FUENTES, et en particulier *La región mas transparente del aire*, 1958.

3. *La República restaurada*. I. *La Vida política de 1867 a 1876*, par D. COSIO VILLEGAS, 1955, 812 p. ; II. *La Vida Económica*, par Francisco R. CALDERON, 1955, 812 p. ; III. *La Vida Social*, par Luis GONZALEZ, Emma COSIO VILLEGAS et Guadalupe MONROY,

car prédominait la version porfiriste qui, exaltant l'œuvre de Porfirio Diaz, voulait qu'avant lui rien n'ait existé, ou pire : le chaos dont justement Don Porfirio devait sortir le pays. Dans son désir de mettre une fin définitive à ce mythe tenace, Cosío avec l'aide de son équipe, met l'accent sur la continuité des deux périodes : durant les dix années de la République restaurée, le pays et les hommes changent de telle façon que s'explique l'avènement et le destin du régime porfiriste. La République restaurée est une époque de transition, durant laquelle disparaît le vieux groupe réformiste, tandis que monte la nouvelle équipe destinée à prendre le pouvoir. La République n'est, politiquement, qu'une dispute interminable sur la forme du moule constitutionnel destiné à contenir la nation, dispute dont le Porfiriat hérite et qu'il clôt par un distingo subtil entre le respect formel de la légalité et la réalité tyrannique du gouvernement. Ces deux époques eurent en commun de croire que le temps était venu où le sort donnait enfin au Mexique l'occasion de se transformer en un pays prospère et uni ; de croire aussi que le triomphe du libéralisme entraînerait la nécessité d'un Mexique riche, d'où un certain nombre de rêves tels que la surestimation des richesses naturelles, la foi en une bourgeoisie (à venir), l'espoir dans l'immigration étrangère qui réussissait si bien au puissant voisin du Nord² et un certain nombre de conséquences telles que le gaspillage des terres, l'appel inconsidéré aux capitaux étrangers et la condamnation idéologique et matérielle de l'Indien réfractaire au positivisme.

Étudiant successivement ces deux périodes étrangement apparentées, Cosío Villegas a choisi pour la clarté de l'exposé un plan tripartite, distinguant pour la République d'abord, pour le Porfiriat ensuite, la vie politique, la vie économique, la vie sociale. Point n'est besoin de rappeler ici les avantages incontestables du plan analytique, mais il ne va pas sans présenter quelques inconvénients sinon au niveau de la recherche et de la réflexion, du moins au niveau de l'exposé dont l'unité peut se trouver malencontreusement brisée. A vouloir présenter une même réalité sous trois éclairages différents, on court le risque d'égarer le lecteur qui n'arrive pas toujours à faire lui-même une synthèse éclairante. C'est ainsi que dans les volumes consacrés à la République restaurée, l'Église n'est jamais étudiée en tant que réalité globale mais présentée de façon dispersée, à propos des Indiens (1,3, p. 170 sq), des paysans (1,3, p. 363 « les curés ruraux »), de la misère (1,3, p. 374 « la charité traditionnelle ») ou encore dans la partie consacrée à la vie quotidienne (1,3, p. 503-24 « la Semaine Sainte et les fêtes religieuses »). Si dans le premier volume consacré au Porfiriat (*La Vida Social*) une place plus grande est faite aux aspects religieux de la vie du Mexique, elle se trouve sous le titre significatif de : « *Morale Sociale* » (III^e partie) ; rien qui annonce une sociologie religieuse régressive ou une histoire religieuse sérielle. D'autre part, on pourrait discuter de la répartition de la matière historique : où faut-il placer le Mexique indien ? Cosío Villegas a opté pour « la vie sociale » mais, la guerre des Castes (étudiée dans le tome III bien

1956, 1011 p. ; IV. *La Vida Social*, par Moises GONZALEZ NAVARRO, 1957, 980 p. ; VI. *La Vida Política Exterior*, par Daniel COSÍO VILLEGAS : 1^{re} partie 1960, 814 p. ; 2^e partie 1963, 967 p. ; VII. *La Vida Económica*, 2 vol., 1964, 1297 p.

qu'elle dépasse les limites chronologiques de la République restaurée), la chasse aux Apaches, la déportation des Yaquis (étudiées dans le tome IV du Porfiriat, au cours du chapitre « Propriété et Travail ») auraient pu tout aussi bien prendre place dans les volumes consacrés à la vie politique et même à la vie économique. Ceci étant, nous sommes en présence d'une œuvre imposante qui s'est attachée à baliser le terrain, poser des problèmes, proposer des directions de recherches et qui nous donne, avec ses nombreuses annexes, un instrument de travail d'autant plus précieux qu'il est unique : un front pionnier est ouvert, Cosío Villegas en a le mérite.

La République restaurée, imposant certaines tendances du libéralisme européen, l'histoire idéologique, de Juárez à Justo Sierra, sert à la compréhension de l'histoire sociale¹. Voulant fonder le Mexique sur une conception générale de l'homme et non sur la situation réelle des habitants de ce pays, la Réforme sacrifiait la réalité aux mots et abandonnait les hommes à la loi du plus fort ; contre les prévisions des plus lucides, la révolution libérale n'engendra pas cette bourgeoisie forte en qui tous, et même Justo Sierra, voyaient l'unique espoir du pays. Au contraire la vente des biens de l'Église, la destruction de la propriété communautaire indienne accentuaient la concentration foncière au profit d'un petit groupe de spéculateurs qui allaient constituer l'aristocratie du nouveau régime : la république, ayant rompu les liens avec le passé sous sa forme cléricale et idéologique, ayant vaincu les conservateurs et les Impériaux, sans aucun ennemi à combattre, se trouve rapidement dépourvue de toute base sociale. Le « sous-sol indien »² restait hors de l'histoire, l'étroite classe moyenne était incapable de se transformer en bourgeoisie, le pouvoir était à qui saurait le prendre : Porfirio Diaz, le plus brillant de ces généraux que la victoire laissait inactifs pour la première fois depuis 75 ans, le prit. Le soldat du « deux avril » devint le « Héros de la paix », il supprima l'anarchie mais sacrifia la liberté, restaura les privilèges, et organisa le pays en prolongeant un système anachronique que rien ne réfrénait — une fois mortes les vieilles Lois des Indes. Il stimula le commerce³, construisit des chemins de fer, créa les premières industries modernes, mais ouvrit les portes au capitalisme anglo-américain. C'est alors que le Mexique commença sa vie de pays semi-colonial. Contrairement à ce que l'on pense communément, le Porfiriat est un retour en arrière ; en apparence Diaz s'inspirait pour gouverner des idées de la bourgeoisie européenne, il était le plus cultivé des dictateurs latino-américains et son régime peut faire penser⁴ à la « belle époque » française. Les intellectuels découvrent Comte, Renan, Spencer et Darwin, les poètes imitent les Parnassiens et les Symbolistes français, l'aristocratie mexicaine est urbaine et policée. Mais ces hommes ne sont pas des hommes d'affaires, ce sont des propriétaires terriens enrichis par la sécularisation des biens de l'Église ou par le « service » de l'Etat, qui se masquent sous les oripeaux du progrès, de la science et de la légalité républicaine. La classe

1. T. III : *La Republica restaurada : Vida Social*, 7^e partie.

2. T. III, 2^e partie, par Luis GONZALEZ.

3. *Comercio exterior*.

4. T. IV, Moises GONZALEZ NAVARRO, *La Vida Social*.

latifundiste ne constituait pas l'équivalent de la bourgeoisie européenne et pourtant elle se réclamait de la même idéologie positiviste ¹, grave imposture qui ne laissait au pays d'autre issue que la révolte. L'image que nous offre le Mexique à la fin du XIX^e siècle est celle de la discorde, une discorde dépassant la querelle politique ou même la guerre civile, puisqu'elle était due à « la superposition de formes juridiques et culturelles qui non seulement n'exprimaient pas la réalité, mais encore l'asphyxiaient et l'immobilisaient. » ² — JEAN MEYER.

Développement du Mexique ³.

La moitié du monde est aujourd'hui à la recherche d'une stratégie capable d'accélérer le développement économique et les pays riches ne sont pas les derniers à s'intéresser à ce problème qui les concerne directement ; de ce point de vue, le livre de R. VERNON sur le Mexique fourmille d'idées, de suggestions et de directions de recherches. Son livre est peut-être ce que l'on a publié de mieux, au cours des vingt dernières années, concernant le Mexique ⁴. Mais Vernon ne s'attaque pas seulement à l'économie mexicaine, son livre tient plus que ses promesses et son contenu dépasse de beaucoup ce qu'annonce le titre ; il présente le « cas » mexicain en le replaçant dans son contexte historique et politique et en suivant comme fil conducteur l'originalité des rapports entre les secteurs public et privé et leur rôle respectif dans le récent développement économique, dont on peut se demander s'il est né de cette combinaison particulière qui vit sous nos yeux ou au contraire des structures des décades passées ; dans ce cas, l'essor économique s'est-il fait grâce à cette structure ou bien plutôt malgré elle ? Pour étudier la situation actuelle, Vernon montre que dans les pays comme le Mexique les divisions sectorielles sont essentielles, dégage les secteurs de l'économie et décrit leurs rapports de force, leurs oppositions et leur combinaison ; voilà pour la partie analytique du livre qui est de toute première importance. Vernon ne se contente pas d'analyser, mais comme l'heure n'est pas encore venue de la synthèse, pour la bonne raison que le Mexique doit la faire économiquement et politiquement avant que les intellectuels ne la couchent sur le papier, il pose le « dilemme » mexicain qui justifie le titre.

Quelle est la situation du Mexique ? L'économie est saine, selon les

1. L. ZEA, *Apogeo y decadencia del positivismo*, 1944.

2. O. PAZ, *El laberinto de la soledad*, p. 105.

3. Raymond VERNON, *The dilemma of Mexico's development : the roles of the private and public sectors*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1963, 226 p. (8 p. index).

4. Ouvrage inséparable de *Public policy and private enterprise in México*, Harvard, 1964, 325 p., éditeur, au sens américain, Vernon qui présente quatre monographies passionnantes : M.S. WIOCZEK, « Electric Power » ; D.H. SHELTON, « The banking system » ; C.P. BLAIR, « Nacional Financiera » ; et R. IZQUIERDO, « Protectionism in Mexico », ce livre qui éclaire le précédent mérite un compte rendu détaillé ; signalons à titre d'exemple de l'étroite imbrication de la politique et de l'économie, la nationalisation de l'électricité pour restaurer l'unité nationale menacée par la tourmente cubaine.